

LE MOT DU PRÉSIDENT

Au moment où nous allons commémorer le 40^{ème} anniversaire de la fondation du Jardin botanique du Col de Saverne, il est de notre devoir de rappeler les mérites non seulement des ouvriers de la première heure, mais aussi de ceux, non moins méritants, qui par la suite ont assuré la relève. Chemin faisant nous marquerons les étapes, parfois tragiques, que ce Jardin a franchies au cours de 40 ans d'histoire.

Dans l'histoire du Jardin Botanique du Col de Saverne, Émile Walter (1873-1953) fait figure de proue. Originaire, de Barr, établi Pharmacien à Saverne pendant une quinzaine d'années, il renonça, dès 1917, à l'exercice de sa profession pour se consacrer entièrement à l'étude de la flore et de la végétation de son pays, la plaine d'Alsace et les Vosges.

Admirateur fervent du Grand Kirschleger, animé d'un dynamisme extraordinaire, il s'attaque, enthousiaste, à des groupes taxonomiques aussi malaisés que les Fougères, les Roses, les Orchidées, dont il devint bientôt le spécialiste incontesté.

Au cours de sa vie, Émile Walter conçut deux projets dont la hardiesse n'avait d'égale que son courage, à vrai dire indomptable : la création du Jardin Botanique au Col de Saverne et la publication d'une Nouvelle Flore d'Alsace, destinée à compléter, non remplacer, celle de Fr. Kirschleger parue en 1852. Cette Flore, signée **Issler, Loyson, Walter**, a vu le jour en 1965.

Son petit jardin de Saverne, situé en bordure de la Zorn, É. Walter eut vite fait de le transformer en une véritable collection vivante où figuraient plusieurs raretés végétales de notre région ; l'Amandier-Pêcher, hybride de greffe, était du nombre et le maître de céans n'oubliait jamais de le faire remarquer aux visiteurs. Très rapidement ce lopin de terre s'avéra trop exigu ; aussi son propriétaire conçut-il l'idée de la création d'un jard plus vaste, plus riche en espèces, où jeunes et vieux viendraient s'instruire et se récréer.

Pour arriver à ses fins, l'éminent botaniste sut faire cristalliser autour de lui un noyau d'hommes actifs, tous fervents amis de la nature ; de professions variées, paysagiste, jardinier, forestier mycologue, historien, artiste-peintre, financier..., chacun mit ses compétences au service de l'oeuvre naissante ; leurs noms resteront intimement associés à celui du fondateur : Bachmeyer, Behrlé, Bott, Deutsch, Ferrier, Gerber, Mehl, Paulus, Thomas, Zuber.

En 1931, la Ville de Saverne, par un geste gracieux, confia à la jeune équipe le lieu-dit « Schaefematt » situé à mi-côte, à l'emplacement où, jadis, les gens de Saverne et d'Ottersthal menaient paître les troupeaux. C'est là qu'il fut décidé qu'on implanterait le Jardin.

Un tel projet ne pouvait réussir qu'avec l'appui d'une association comprenant de nombreux membres sympathisants et après la mise en place d'un Comité d'action. Ce fut le dimanche 4 décembre 1932, à l'hôtel de la Gare de Saverne, devant un salle comble, que É. Walter, manifestement ému par l'écho qu'éveilla son appel, souhaita la bienvenue à tous, non sans avoir, auparavant souligné la présence de MM. Lavalley, Guillaume, Hée, professeurs de l'université de Strasbourg.

Après un brillant exposé des raisons d'être de ce Jardin, la constitution de l'association des Amis du Jardin Botanique du Col de Saverne fut votée dans

l'enthousiasme ; il en fut de même de la composition du Comité d'action, ainsi que de celle du Comité d'honneur et de Patronage ; celui-ci comportait six professeurs de Faculté et quatre directeurs de Jardins botaniques ou d'instituts botaniques universitaires. La voie était libre, on pouvait se mettre au travail.

Cet heureux démarrage fut suivi d'une série d'années fécondes. Président et membres du Comité rivalisèrent de zèle: le Jardin fut clôturé, des sentiers furent tracés, un chalet-abri fut construit ; dans le quartier des rocailles, dans l'arboretum, dans l'alpinum, dans le quartier des plantes médicinales et toxiques, dans celui des Fougères, les plantes de notre région voisinaient avec de nombreuses autres aux origines les plus diverses: Canada, Caucase, Chine, Himalaya, Alpes, Pyrénées... Un service d'échange de graines fut mis sur pied et au bout de quelques années, les broussailles de l'ancienne « Schaefermatt » furent transformées en un immense bouquet de fleurs. Aussi l'afflux des visiteurs augmenta-t-il d'année en année.

L'effort prodigieux fourni par É. Walter et son équipe fut reconnu à sa juste valeur par les autorités. En 1938, le Sous-Préfet de Saverne, en reconnaissance des services rendus à la collectivité, décora l'illustre botaniste alsacien de la Croix de la Légion d'Honneur.

Survinrent les années sombres et douloureuses de la guerre. É. Walter, en raison de ses sentiments patriotiques dont il ne s'est d'ailleurs jamais caché, quitta Saverne en juin 1940, refusant de se soumettre aux ordres de l'envahisseur.

Presqu' aussitôt, le Jardin fut gravement menacé, dans son existence même: dès le mois de septembre 1940, le Gauleiter interdit tous travaux, et s'empessa de confisquer les biens de l'association. Le pire fut évité grâce à une manœuvre fort habile dont il faut féliciter le professeur A. Thomas, l'artiste-peintre bien connu et membre du Comité d'action. Par l'intermédiaire du Maire, un ami d'enfance, il put obtenir des autorités occupantes non seulement une aide financière substantielle, mais même un agrandissement appréciable du Jardin, dont la superficie fut portée de 1,70 Ha à 2,60 Ha. Dans sa tâche très délicate, A.Thomas fut solidement épaulé par M. Marchal, directeur d'école et par M. Ruff, jardinier. Si bien qu'en rentrant dans sa chère Alsace, enfin libérée, E. Walter retrouvait un Jardin agrandi, amélioré et en excellent état.

Mais au sein même du Comité, la guerre avait fait des ravages ; trois membres et des plus actifs, ne répondaient plus à l'appel : A. Mehl, P. Ferrier, E. Hoffmann.

1945 – 1953

Dès son retour en 1965, E. Walter se mit à l'oeuvre avec un courage et un enthousiasme décuplés. Au sein du Comité, les vides créés par la guerre furent comblés par des hommes de valeur comme MM, Marchal, Amann, Braunstedt, Hauth, Roth... Au cours de cette période marquée par une activité débordante, le Jardin fut considérablement enrichi par l'introduction d'une foule de plantes provenant en partie de l'Arboretum des Barres, en partie aussi de dons ou de récoltes effectuées par les membres de l'Association ou du Comité. On recevait des graines du Museum d'histoire naturelle de Paris, des jardins Botaniques de Genève, de Montréal, de Nancy...

L'aménagement se poursuivait favorablement par la constitution d'une réserve d'eau, par le tracé de nouveaux sentiers, par l'installation de bancs aimablement offerts par la Caisse d'Épargne de Saverne ; des panneaux bien en vue invitaient les voyageurs à s'arrêter...; le plan du Jardin, remis à jour, permettait de cartographier les divers

secteurs et quartiers avec les espèces s'y trouvant.

Ce travail méthodique et désintéressé, accompli dans la joie et l'enthousiasme, ne devait pas tarder à porter ses fruits. Pour le grand public, conscient de la valeur éducative de l'oeuvre, le Jardin devint un but de promenade de plus en plus recherché ; et nombreux furent les voyageurs qui arrêtaient leur voiture, frappés par l'existence d'un Jardin Botanique en un lieu aussi historique que la Côte de Saverne.

Le passage de plusieurs Sociétés savantes fut inscrit à l'actif du Jardin : la Société des Sciences de Nancy guidée par le Professeur Oudin, Directeur de l'École Nationale des Eaux et Forêts ; la Société d'Histoire Naturelle de Moselle avec son Président, le Professeur Delafosse ; la Faculté de Pharmacie de Nancy, avec les Professeurs Franquet et Steinmetz, l'association Philomatique d'Alsace et de Lorraine présidée par M. le Professeur Bounoure...

Ce fut toujours avec une visible satisfaction que E. Walter fit admirer à ses visiteurs les beautés et les raretés du jardin, telles le Sabot de Vénus (*Cypripedium calceolus* L.), une Orchidée qui fut jadis la parure de nos collines sous-vosgiennes, ou des hybrides intergénériques de cette même famille comme *Aceras anthropophora* x *Orchis militaris* ; il n'oublia jamais d'attirer l'attention des visiteurs sur le *Crataego-Mespilus*, hybride de greffe entre l'Aubépine et le Néflier ; on comprend qu'il fut particulièrement fier de montrer le quartier des Fougères, de « ses Fougères », où parmi de nombreuses espèces et hybrides se détachait l'*Aspidium braunii*, une plante très rare qui, dans notre région, n'est connue que dans la vallée du Rhin où É. Walter, le premier, la récolta dès 1935. Dans ce biotope, étalées sur les blocs de grès vosgien à l'ombre des hêtres, on remarquait les rosettes du *Ramonda pyrenaica*, l'unique Gesnériacée de France que Lamarck dédia à L. Fr. El. Ramond, baron de Garbonnières, né à Strasbourg en 1753 et qui, entre autres, se fit connaître par ses remarquables tournées d'exploration dans les Pyrénées.

1953 – 1961

En novembre 1953, un grand deuil affligea les amis du Jardin. Émile Walter, âgé de 80 ans, ne devait plus jamais gravir cette côte de Saverne qu'il avait tant aimée. À la disparition du vaillant fondateur fit suite une période difficile, qui fut néanmoins surmontée grâce à l'énergie, au dévouement et à la compétence de Fl. Zuber, membre du Comité dès la première heure. Fl. Zuber s'y distingua par la vivacité de son esprit et l'étendue de sa culture.

Historien d'origine, il se mit avec entrain aux Sciences Naturelles et devint même excellent botaniste. A l'exemple de É. Walter, ce courageux septuagénaire déploya une activité peu commune ; bravant les intempéries, on le vit, été comme hiver, escalader la Côte et faire profiter les visiteurs de son savoir encyclopédique.

L'époque actuelle

La disparation de Fl. Zuber, en septembre 1961, priva la Direction d'un membre dévoué particulièrement actif, dont le remplacement s'avéra difficile.

En effet, parmi les membres du Comité, tous accaparés par d'implacables obligations professionnelles, il ne s'en trouvait pas un qui, à l'exemple de Walter ou de Zuber, eût le loisir de se consacrer entièrement et exclusivement au Jardin. Et cependant les bonnes volontés ne manquèrent pas; tous étaient unanimes à se partager travail et responsabilités. Parmi les pharmaciens de Saverne, décidés à sauver coûte que coûte l'héritage de leur éminent confrère, M. Gundelwein fit preuve d'un dévouement exemplaire. Les jeudis, parfois même en fin d'après-midi, R.Engel, souvent en compagnie de Ed. Kapp, se dépensait sans mesure sur le terrain, et au sein du Comité il n'était nullement opposé à accepter la charge la mois enviable, celle de trésorier.

Toussaint et Gerber, préposés aux Ligneux, introduisirent divers Conifères, entre autres le *Metasequoia glyptostroboides*, véritable fossile vivant dont l'aire de dispersion englobait, au Tertiaire, la totalité de l'hémisphère boréal y compris l'Alaska, le Groenland, le Spitzberg et qui, aujourd'hui, n'est plus connu, à l'état spontané, qu'en Chine (Province de Sétchouen), où cet arbre fut découvert en 1944.

H. Klein, lui aussi Ingénieur des Eaux et Forêts et Membre du Comité, eut la chance de découvrir, fin 1970, non loin du Jardin, une source permanente dont les eaux, dès le printemps prochain, alimenteront nos plates-bandes.

A. Orscheit, pharmacien, assure avec dévouement les fonctions de secrétaire.

Les manifestations culturelles, loin de subir une perte de vitesse, redoublèrent d'intensité. Chaque année, au printemps, les amis du Jardin sont conviés à visiter les sanctuaires naturels les plus réputés de l'Alsace, comme la cascade et la ruine du Niedeck, la tourbière de l'Erlenmoos, l' Aulnaie de Koenisbruck, le Ried d'Ohnenheim..., profitant sur place d'exposés et d'explications dus à des spécialistes comme , R. Engel, A. Braun, F. Geïssert, Ed. Kapp, R. Carbiener...

Les expositions de plantes médicinales, mais surtout celles de Champignons, organisées en fin de saison grâce au bienveillant concours d'éminents mycologues comme Ramade, Jérôme, Schmitt, Bourrel... drainent régulièrement des foules de curieux vers le «Château» qui, à cette occasion, est toujours mis gracieusement à notre disposition par la Municipalité. Ces expositions sont invariablement précédées de conférences, faites par des enseignants aussi avertis que R. Sartory, E.P. Steinmetz.

En raison de la valeur éducative de l'oeuvre et de l'immense portée des manifestations culturelles s'y rattachant, la Ville de Saverne, consciente de l'indéniable rehaussement de prestige qu'elle devait au «Jardin», lui alloua en signe de reconnaissance et d'encouragement, une substantielle subvention annuelle, dont nous la remercions très vivement.

En dépit de toutes ces réalisations, l'avenir du Jardin paraissait incertain. Cette belle oeuvre, unique en Alsace, risquait de périr. Il fallait de toute urgence rechercher une formule nouvelle, Elle fut trouvée sous la forme d'une association avec l'Institut de Botanique de l'université de Strasbourg. A ce titre, il convient de remercier , le Doyen Maresquelle de sa parfaite clairvoyance et de ses démarches, couronnées de succès, auprès de M. le Recteur Angelloz. Cette mise en tandem, déjà prévue jadis par É. Walter,

bulletin 1971

devait se révéler particulièrement fructueuse ; elle permit un nouvel essor de notre Jardin, une véritable montée en flèche. Ainsi put enfin être réalisé ce rêve de la présence permanente d'un jardinier - un jardin sans jardinier étant en effet chose inconcevable. De plus, les travaux furent considérablement activés sous l'impulsion de A. Braun, maître-assistant, soutenu dans sa tâche par Ed. Kapp, Conservateur des Herbiers. C'est à leur, zèle désintéressé et à leur constance dans l'effort que l'on doit le réaménagement de nombreux quartiers et l'enrichissement du Jardin par l'introduction de nombreuses espèces herbacées et ligneuses. Cette collaboration fut scellée en septembre dernier, par la visite de l'association Philomatique, présidée par le Professeur Mlle A. Gagnieu, de la Faculté des Sciences de Strasbourg.

Ainsi pensons-nous avoir trouvé la solution qu'il fallait, seule capable d'assurer à la Ville de Saverne et à l'Alsace la pérennité de cette remarquable réalisation, issue de la main d'un des plus illustres de ses enfants, Émile Walter.

P. JAEGER
Président

RÉTROSPECTIVE 1970¹

Parler rétrospectivement des activités de l'association des Amis du Jardin Botanique durant l'année 1970 est relativement aisé vu le nombre de manifestations organisées et de réalisations effectuées grâce au dévouement d'un comité dynamique.

Comme par le passé, l'Association du Jardin Botanique du Col de Saverne contribue activement au développement culturel et touristique de la ville de Saverne.

Sur le plan éducatif son rôle de sauvegarde de la nature prend de plus en plus d'importance.

D'après Jean Dorst professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris « l'apparition de l'homme prend aux yeux des biologistes la même signification que les grands cataclysmes à l'échelle du temps géologique, que les révolutions de Cuvier au cours desquelles la flore et la faune du monde entier se sont trouvées complètement changées dans leur composition et dans leur équilibre ».

Les transformations se font à l'heure actuelle avec une telle rapidité et avec une telle puissance que la nature ne peut plus compenser ces modifications et le déséquilibre risque d'être tellement grand que l'homme court un grave péril : celui de ne plus pouvoir vivre dans l'univers dégradé malsain.

« Sauver la Nature » est le cri d'alarme qu'il faut lancer à notre tour et notre Association se doit de servir de moyen de propagande et de diffusion pour la défense et le maintien de l'équilibre du monde moderne.

Sur le plan culturel citons la traditionnelle exposition de champignons qui s'est tenue le 27 septembre 1970 au Château des Rohan. Malgré un temps peu favorable au développement des cryptogames, messieurs Jérôme, Schmitt et Ramade purent déterminer 150 espèces ramassées par une équipe dynamique.

Enfants et adultes se sont longuement attardés devant les tableaux très explicites mettant en évidence les caractères distinctifs des espèces mortelles et des espèces comestibles. Au stand des livres ils purent également consulter et faire l'achat de nombreux ouvrages choisis.

Une conférence sur les champignons comestibles comparés aux espèces mortelles avait précédé l'exposition.

Avec beaucoup de pédagogie, Monsieur le Professeur Steinmetz auteur d'un manuel de détermination des champignons mit en évidence la façon de pouvoir éviter des confusions entre des espèces ressemblantes par leur forme ou leur couleur.

Les nombreuses questions posées au cours d'une discussion faisant suite à la conférence montrèrent l'intérêt accordé par le public à ce sujet.

Une menace due à la pollution, à la destruction des habitats, à la recrudescence des chercheurs pèse sur l'avenir des champignons. Verra-t-on naître un jour des girolles, des morilles ou des trompettes de la mort. Pour le moment aucune méthode ne s'est révélé encore fructueuse.

L'Association Philomatique d'Alsace et de Lorraine venue cette année visiter notre jardin Botanique et notre exposition de champignons a rehaussé la valeur scientifique de notre entreprise. L'alliance heureuse et étroite entre la ville de Saverne,

¹ Ce titre n'est pas d'origine

bulletin 1971

l'université de Strasbourg et notre Association a permis bien des améliorations à l'infrastructure du jardin.

En 1970, un quartier nouveau, celui de la tourbière, a vu le jour; une conduite d'eau et un réservoir ont été installés; du matériel moderne a été acquis.

Ainsi d'année en année, le Jardin Botanique s'enrichit, s'embellit et attire de plus en plus de visiteurs.

Remercions tous nos amis, les membres de l'Association, les généreux bienfaiteurs, la Municipalité de Saverne, la Caisse d'Épargne qui, par leur participation active ou leurs dons nous permettent de regarder l'avenir avec optimisme.

A. ORTSCHUIT
Secrétaire de l'Association
des Amis du Jardin Botanique.

Rappelons à toutes fins utiles que :

- le Jardin ouvrira ses portes dès le printemps;
 - durant la saison touristique de juin à septembre, il sera ouvert de 9h à 17h;
 - les personnes intéressées à une visite guidée peuvent le faire savoir soit à Monsieur Engel, École de Schwindrathheim; Tél.: 91.50.58, soit à Monsieur ORTSCHUIT Albert, Tél. :91.10.14;
- les cotisations restent fixées à 10 francs.

A PROPOS DE «FLEURS DES PRÉS ET DES CHAMPS»

La sortie en librairie au printemps 1970 de «Fleurs des prés et des champs» est passée à peu près inaperçue. Cet ouvrage fait partie de la collection «Couleurs de la Nature» éditée par Hatier. L'édition originale de cette série publiée en Allemagne par Ch. Belser Verlag, comprend des ouvrages sur la flore, la faune, la minéralogie ; la plupart sont disponibles en français. A part l'ouvrage qui nous intéresse ici, les botanistes trouveront dans la même série les deux remarquables volumes consacrés aux fleurs des alpages.

L'adaptation française de «Fleurs des prés et des champs» est l'oeuvre de M.E. Kapp, membre du Comité de notre association et Conservateur des herbiers à l'institut de Botanique à l'université de Strasbourg. Ce travail de longue haleine (l'ouvrage compte plus de 250 pages) est tout à l'honneur de M. Kapp auquel nous adressons ici toutes nos plus vives félicitations. Traduire un texte devant rester à la portée d'un large public, tout en lui conservant une nécessaire rigueur scientifique, relève en effet d'une gymnastique de l'esprit qui n'est pas à la portée du commun des mortels.

Il va sans dire qu'un tel ouvrage tel que «fleurs des prés et des champs» retiendra tout d'abord l'attention par la splendeur de ses nombreuses planches qui sont des reproductions de photographies en couleurs ; mais le texte renferme sous une forme concentrée il est vrai, une foule de renseignements que l'on ne trouve habituellement que dans les flores volumineuses comme le célèbre Hegi.

L'étymologie a été particulièrement soignée, l'usage des plantes dans le passé ainsi que le problème actuel de la protection des espèces remarquables sont abordés avec le même bonheur. De prime abord, l'on sera un peu dérouté par le mode de présentation. L'ordre naturel adopté par les flores récentes a été respecté, mais, bien que rien ne le fasse ressortir, à part la table des matières l'ouvrage comprend deux parties dont la première consacrée aux fleurs des prés et des prairies va jusqu'à la page 186, alors que le reste du volume est réservé aux fleurs des champs. Ainsi, les prêles se trouvent aux pages 11 et 187 alors que le texte laisse entendre que ces espèces possèdent une amplitude écologique suffisante pour qu'elles puissent être rencontrées ensemble. C'est encore plus net pour la renoncule rampante p. 67 et la renoncule des champs p. 203. Pour faciliter la recherche, il aurait ainsi peut-être été plus simple de fondre les deux parties en une seule en attribuant aux plantes des champs un symbole particulier permettant de les séparer aisément de celles des prés.

La qualité des planches en couleur est remarquable car, il faut bien le répéter, en matière de floristique, la description la plus méticuleuse ne pourra jamais remplacer une bonne reproduction. L'intérêt des planches ne réside pas seulement dans le rendu fidèle des couleurs, mais également dans le fait que les vues ont été prises dans la nature, ce qui ne peut que faciliter l'aisance de la détermination pour l'utilisateur. Certaines vues prises en macrophotographie sont extraordinaires; ainsi la fourmi sur une stipule de *Vicia sepium* en page 101, les fleurs de l'écuelle d'eau en page 125 et beaucoup d'autres. Le rapport d'agrandissement des vues est peut-être un peu perdu dans le texte et aurait gagné à figurer à côté du nom de la plante et pas à côté de la période de floraison où il risque de provoquer des confusions. Nous pensons plus particulièrement ici à la personne qui voudra comparer une tige de *Luzule des champs* à la planche de la page 33 où la plante est représentée dans le rapport 6/1, c'est à dire six fois plus grande que nature.

Le contenu général de l'ouvrage, et c'est là peut-être son seul défaut, témoigne au sens écologique du terme, d'une optique un peu trop.....«grandangulaire». Faire figurer dans un même volume le trèfle d'eau (qui a les pieds dans l'eau) et les ophrys des pelouses sèches, c'est réunir un peu sous la même enseigne deux mondes bien différents pour ne pas dire opposés. Mais, en définitive, il ne s'agit là aussi que d'une

question d'adaptation de l'utilisateur en attendant, pourquoi pas, un autre volume consacré aux plantes des marais et des tourbières.

L'utilisation de cet ouvrage pour la détermination des plantes de notre région, ne pourra qu'être bénéfique pour l'amateur. Grâce aux nombreuses planches coloriées, les reconnaissances seront aisées, d'autant plus que la très grande majorité des espèces qui y figurent peuvent être rencontrées soit dans la plaine, sur les collines ou dans les Vosges. Les seules qui ne s'y rencontrent pas à l'état spontané sont : *Fritillaria melagris* (n°17) - *Narcissus poeticus* (18) - *Gentiana asclepiadea* (84) - *Galeopsis speciosa* (169-70).

La flore d'Alsace de Issler, Loyson, Walter ainsi que «Plantes et Fleurs des Vosges» de G. Ochsenbein ont connu un grand succès dès leur parution. «Fleurs des prés et des champs» en est un complément grâce à la photo couleur. Nous lui souhaitons un égal succès.

R. ENGEL

SUR LES PLANTES INDUSTRIELLES CONSERVÉES DANS LE JARDIN BOTANIQUE DE SAVERNE.

1. Les textiles : Chanvre, Lin

Parmi les anciennes plantes cultivées, d'Alsace et conservées dans notre Jardin Botanique de Saverne, figurent en premier lieu des textiles: Chanvre et Lin, et des tinctoriales : Garance, Pastel, safran et Carthame. Les premières ont fourni la matière première pour les toiles et vêtements, les secondes les couleurs servaient à les teindre et les décorer. Ainsi fut réalisé de bonne heure un chaînon de facteurs de production dans le circuit fermé qu'était l'autarcie d'antan.

Le Chanvre (*Cannabis sativa* L., Hanf)^{voir sur le net} appartient avec son cousin le Houblon à la famille des Cannabinacées. C'est une plante élevée de 1 à 3 m, à odeur forte et narcotique, aux feuilles longuement pétiolées, composées-palmées.

Il est dioïque, c'est-à-dire aux sexes répartis sur les individus séparés : plantes mâles à fleurs staminées et plantes femelles à fleurs pistillées. Ce caractère est déjà mentionné par Hieronymus BOCK, l'un de nos «patres botanici» dans son célèbre ouvrage, «Kreutterbuch darin unterscheidt Name und Wûrkung der Kreutter so in Teutschen Landen wachsen», imprimé à Strasbourg en 1565. Nous y lisons: «unser Hanf ist von einerlei same zwei geschlecht, das ein und best ist, der gäle weisse blümlin gewinnet, fliegen darvon wie staub, on alle frucht oder samen, würrt am ersten zeitig (c'est l'individu mâle avec son pollen). Der Stengel ist schlecht (=schlicht, simple) und hol, dünner und zum leinwadit düglicher dann des grossen, der samen tregt. Dieselbig gross Hanfstaud gewinnet vil neben zincken (branches latérales) in der Höhe wie ein ziemliches beumlin; die Äst hangen voll runde samen» (c'est l'individu femelle avec son chènevis).

Autrefois le chanvre était également cultivé comme plante médicinale et alimentaire : «die Seiler und di jehnigen so sich spinnens ernehren, wissen den besten brauch und genuss der hanfkreuter ; solches alles zu beschreiben ein eygen buch bedörfft». Et, parlant de l'emploi du chanvre en médecine, H. BOCK de continuer : «das grün hanfkraut oder ein gebrant wasser darvon ist nutz zu aller hitz des haupt und anderer glieder, darmit bestriche oder darüber geschlagen, sonderlich zum hitzigen Podagra darüber gelegt... der safft vom kraudt in di ohren geton, tödtet die würm darinne, oder anders das darein geschlossen ist».

Du chènevis comme aliment H. BOCK fait peu de cas : «im Land zu Franken (France) kocht man den Hanffsamen zur täglichen Speiss wie die Gersten, aber in der warheydt solche kost stats gebraucht macht ein blöder kalder magen, dilgt aus die wörmde (chaleur) und krafft der natürlichen weerke» ; mais : «Hanffsamen in milch gesotten und getrunken ganz warm stillt und verdreibt den druckenen husten». De nos jours encore les Russes extaient du chènevis une huile employée dans l'alimentation ; cette huile, appelée par les paysans «huile enivrante» a des effets analogues à ceux du haschisch, extrait d'une variété de chanvre cultivé en Orient.

Le Chanvre était connu en Alsace déjà avant l'arrivée des Romains. On dit que les Triboques, peuplade établie sur les rives du Rhin aux temps de Jules César, en pratiquaient déjà la culture, ayant reçu la plante des régions de l'Est par la voie danubienne. Les premiers renseignements sûrs nous viennent de l'empereur Charlemagne qui dans ses Capitulaires prescrivit la plantation de «canava» dans ses fermes modèles. De là sa culture gagna tout le pays, de sorte que dès le début du XIV^{ème} siècle le Chanvre régnait sur les marchés de Strasbourg, Hatten, Sélestat. On exporta de grandes quantités de «Flächsen und Hänffen garn» et du «strenhanf» (chanvre long en tresses eo «Strengen») et du chènevis. Les «Henffer» (chanvriers) et les «Seyler»

(cordiers) formaient une importante corporation dans le vieux Strasbourg, avec siège dans la «Seilergasse».

En 1778, on estime à 8000 hectares la surface ensemencée, répartie entre 194 villages et qui rapportait 3000 tonnes de filasse nettoyée «geschelter Hanf». Le produit était vendu aux grandes foires d'Ehl et de Benfeld (jusqu'en 1860), et s'écoulait également à l'étranger; ainsi on exportait par an jusqu'à 1500 tonnes de fibres en Allemagne et en Suisse. Dans la région étaient établis des «Hanffrösten» (fosses à rouir), des «Bleichereien, Hanfreiben,(pour le blanchiment), des filatures; elles occupaient des Bleicher, tisserands, ouvriers à la tâche : Haguenau, Fegersheim, Mutzig, Pfaffenhoffen. Mais l'apparition sur nos marchés de fibres textiles exotiques concurrentes (coton, jute) et dont Bischwiller s'empara séance tenante, porta un coup terrible à l'industrie du chanvre - et du lin -, coup que des efforts de sauvetage de la part des gouvernements et aussi une éphémère reprise pendant la guerre de 1914-1918 ne purent parer. Inexorablement la culture du chanvre périclita et appartient aujourd'hui au passé, de même que la vie rurale profondément marquée par elle. Car la chanvre accompagnait le paysan d'Alsace au fil des saisons : ensemencement, récolte et apprêt des fibres occupaient sa famille de façon intense et continue. Dans des réunions hivernales, les «Kunkelstubbe» les femmes filaient le chanvre au rouet, les hommes se concertaient sur les mesures à prendre ou à envisager, la chanson populaire s'y fit entendre - un vrai forum villageois où la sagesse des anciens était transmise sans prétention aux jeunes, où tous se sentaient solidaires dans une forme de collectivité profondément liée à la nature.

Le lin (*Linum usitatissimum* L., Lein, Flachs)[voir internet](#), de la famille des Linacées, est une plante cultivée depuis les temps préhistoriques. Pour l'Alsace il n'est pas possible de dissocier sa culture de celle du chanvre : comme lui, le lin fournissait fibres et graines. Des documents du Moyen Âge mentionnent des vêtements de lin fabriqués en Alsace même, l'art de filer et de tisser ayant été propagé et perfectionné par les moines bénédictins de l'ère carolingienne. D'autres sources plus sûres nous renseignent sur une culture florissante dans le Hattgau (région de Hatten) où aurait poussé le meilleur lin de toute l'Alsace ; en 1239 la «Seilergasse» des tisserands de Strasbourg porta le nom de «Flachsgasse» Une dîme, prélevée sur le lin, existait depuis le XV^{ème} siècle. Selon H. BOCK la culture du lin était généralisée en pays germanique au XVI^{ème} siècle, on le récoltait deux fois l'an : «einmal gegen den Glentzen (printemps), gegen de Sommer und etwann (parfois) auch gegen den Herbst». Comme le chanvre, le lin avait ses foires - St. Michel et St. Marx - et ses clients à l'étranger.

En 1811 on cultiva 180 hectares dans les arrondissements de Strasbourg, Sélestat et Wissembourg ; la fibre fut vendue aux marchés de Sélestat, Saverne, Wasselonne. Dans les villages, le long du Rhin, on livrait la fibre à des tisserands badois (Langenwinkel, Lahr) qui rendaient le produit sous forme de longs rouleaux de toile brute qu'il fallait blanchir au soleil.

Ailleurs, la récolte fut ramassée par des agents de filatures établies au Wurtemberg (Ravensburg, Weingarten). En retour, ces maisons livraient la matière manufacturée, selon le désir du producteur. Ainsi s'amoncelait, au fil des années et des générations, la provision de toiles, nappes, draps : le précieux «Geduech» dont la fermière était si fière et qu'elle léguait comme dot à ses filles.

Les dernières décades, la fibre du Lin d'Alsace cessa peu à peu d'être demandée; ainsi la culture fut elle davantage consacrée à la graine. Celle-ci est employée comme nourriture de bétail et à des pratiques populaires en médication : naguère encore, l'emploi du cataplasme dans différentes maladies était encore très courant dans nos campagnes. Aussi les surfaces de lin plantées s'amenuisèrent-elles sans cesse pour ne plus atteindre que 17,34 ha. dans notre département en 1913. Aujourd'hui, elles ont presque disparu, et avec elles, au grand regret du botaniste, la curieuse florule qui s'y était établie et adaptée depuis la préhistoire : la vaccaire, (*Vaccaria pyramidata*, Kuhkraut), l'ivraie linicole (*Lolium remotum*), la cuscute parasite du Lin (*Cuscuta epilium*,

Flachsseide) etc...

Comme la plupart des plantes dont la culture a cessé, chanvre et lin ne se rencontrent plus chez nous à l'état sauvage; ce n'est que rarement qu'on peut les trouver sur quelque dépotoir, transportés là involontairement par l'homme. C'est pour ne pas laisser tomber en oubli ces deux habitués de la ferme alsacienne d'autrefois que nous leur avons aménagé un gîte dans notre jardin du Col.

E. KAPP

LES QUESTIONS QUE VOUS VOUS POSEZ SUR LA CULTURE DES CHAMPIGNONS

Question : De nombreuses publicités dans certaines publications attirent l'attention des lecteurs sur des récoltes miraculeuses de champignons, obtenues avec des procédés «brevetés», à partir de semis de spores. Quel crédit doit-on apporter à de telles annonces alléchantes ? Quels sont les champignons supérieurs qu'on peut cultiver avec succès ?

Réponse : Lorsqu'il s'agit d'obtenir, en laboratoire, en culture pure sur milieux nutritifs appropriés, la germination des spores et souvent la fructification, la réponse est plus simple à donner : Depuis plus de quarante années, le Muséum d'Histoire Naturelle de Paris possède une collection vivante de champignons «en éprouvette» appelée «mycothèque». Elle réunit plusieurs milliers d'espèces de champignons dont plusieurs centaines de champignons supérieurs. Faites dans des conditions délicates et rigoureuses d'asepsie, ces cultures s'inspirent des procédés employés en microbiologie pour la culture des bactéries, moisissures, virus etc... Certaines espèces y fructifient même aisément.

Mais ce qui intéresse le plus les amateurs de champignons, c'est la réalisation de cultures à l'échelle familiale ou industrielle en vue de la production à des fins alimentaires et avec un certain rendement. Dans ce domaine, sauf pour le champignon de couche, les essais tentés n'ont donné que des résultats incomplets et irréguliers ou le plus souvent même négatifs.

Question : Les études scientifiques de la culture des champignons en laboratoire ne permettent-elles pas d'améliorer les procédés jusqu'à présent empiriques employés pour la culture sur une grande échelle ou de mettre en production des espèces qui ont la réputation d'être cultivables ?

Réponse : Certes, toute recherche fondamentale trouve tôt ou tard son application dans le domaine commercial et les méthodes culturales des champignons tendent à devenir plus scientifiques. Des recherches très variées peuvent être réalisées avec le matériel vivant de la mycothèque du Muséum, recherches qui se répercutent avec une certaine efficacité sur la culture

bulletin 1971

commercialisée : étude des besoins nutritifs assurant le développement, déterminisme de la germination, de la fructification, etc...

Mais cela ne supprime pas la compétence, le tournemain et le coup d'oeil «de métier» des champignonnistes professionnels ou amateurs, dont la technique rigoureuse doit être basée sur une longue pratique. cela ne supprime pas non plus les difficultés d'écoulement sur le marché d'une espèce cultivable mais inconnue du grand public. (C'est le cas du «Pied bleu» qui peut être obtenu en culture de façon régulière). Les catastrophes financières dans ce domaine ne sont donc pas rares.

Question : Peut-on donc dire actuellement que la seule culture véritable est celle du champignon de couche (PSALLIOTA HORTENSIS), c'est à dire la seule culture qui, réalisée à l'échelle industrielle, réussit pleinement et soit rentable ?

Réponse : C'est exact. Le tableau joint donne toutes les modalités de cette culture, depuis la production du «blanc» de champignon (le mycélium) qu'on peut se procurer aisément dans le commerce, jusqu'à la production des pieds sur les meules de fumier environ deux mois après leur ensemencement (le «lardage»). Notons cependant que la réussite d'une telle entreprise dépend d'un certain nombre de conditions : température (entre 12° et 15°) d'une certaine humidité, d'une ventilation suffisante et régulière et surtout du choix et de la préparation du fumier (de cheval de préférence).

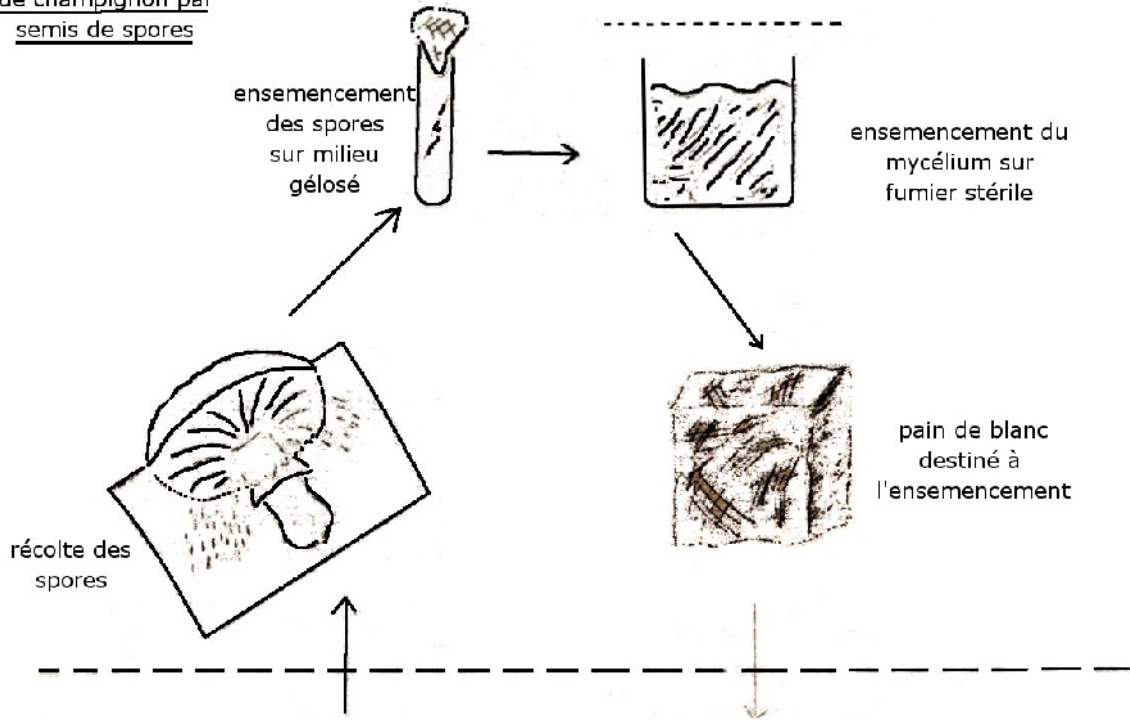
Question : L'amateur, soucieux de sa consommation personnelle, peut-il entreprendre cette culture à l'échelle familiale, un peu à la manière d'un jardinier-amateur qui soigne ses plates-bandes de légumes dans son potager ?

Réponse : La culture familiale du champignon de couche est parfaitement réalisable et, avec un peu d'expérience, en échelonnant les ensemencements, la récolte pourra se poursuivre toute l'année !
Cette culture peut se faire soit dans un local clos sur quelques étagères ou dans des caisses (caves, cellier et même la cuisine), soit en plein air sur la réserve du fumier le long d'un mur ou dans les couches sous chassis. Dans ce dernier cas, on peut même y associer au printemps la culture des légumes précoces et, en été, un repiquage de concombres ou melons ou un semis peu serré de choux.

TABLEAU RÉSUMANT LES PHASES SUCCESSIVES DE LA CULTURE DU CHAMPIGNON DE COUCHE

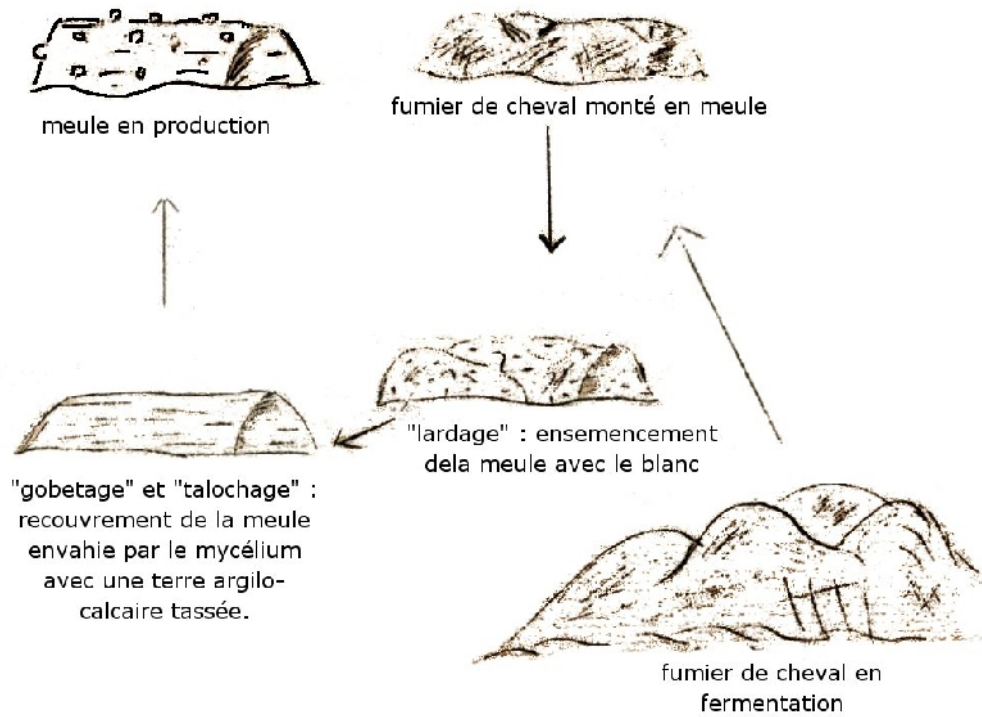
EN LABORATOIRE

Production du "blanc"
de champignon par
semis de spores



CHEZ LE CHAMPIGNONNISTE

Production
des
champignons



Question : Qu'en est-il de la culture des autres champignons comestibles ?

Réponse : Plusieurs autres espèces de champignons peuvent être cultivées par des procédés empiriques plus ou moins efficaces. Les essais tentés ne donnent, en pratique, que des résultats incomplets, souvent décevants ou rarement spectaculaires.

Il en est ainsi des Pholiotés du peuplier (AGROCYBE AEGIRITA ou AGROCYBE CYLINDRACEA) dont on peut obtenir des fructifications en petites quantités et de façon plus ou moins temporaire. Il suffit de frotter des rondelles découpées dans un tronc de peuplier avec les lamelles d'un chapeau de ce champignon, de les enfouir sous une mince couche de terreau et de les arroser de temps en temps.

La culture temporaire du Pied bleu (RHODOPAXILLUS NUDUS) peut également se réaliser sous les arbres des parcs et des jardins, en ensemençant des tas de feuilles mortes avec son mycélium (également de couleur violacée comme son chapeau), recueilli avec précautions en forêt. Étant donné le très lent développement en culture (plus d'un an !) et son faible rendement, les résultats obtenus sont plutôt du domaine de la curiosité, d'autant plus que ce champignon est relativement répandu à l'état sauvage.

D'autre part, nous savons déjà (voir l'article sur les truffes dans le bulletin de l'année dernière) que les essais de culture de truffes (TUBER MELANOSPORUM) n'ont pas donné de résultats satisfaisants, mais que cependant on arrive à créer des truffières en s'efforçant simplement d'améliorer certaines circonstances naturelles.

Quant à la culture des morilles, dont rêvent tant de mycophages, elle n'a donné lieu qu'à des réussites partielles et irrégulières surtout parce que les divers amateurs se sont adressés à des espèces différentes, ne possédant pas les mêmes exigences nutritives. Il semblerait que des matières aussi diverses que le marc de pomme, la pâte à papier ou des artichauts, soient des milieux très favorables à l'apparition des morilles.

Question : Le bel optimisme des annonces, promettant des paniers pleins de cèpes, de girolles et de morilles cultivés, ne semble donc pas partagé par les mycologues?

Réponse : Certainement pas! Il faut toujours se souvenir qu'une méthode rationnelle de culture d'un champignon (et d'ailleurs de toute plante en général) ne peut reposer que sur la connaissance exacte de sa biologie. L'application fructueuse ne peut que suivre l'explication précise que la recherche pure a fini par mettre au point.

en d'autres termes cela veut dire que jusqu'à nouvel ordre et à part une ou deux espèces, les amateurs de champignons doivent compter surtout sur eux-mêmes pour rechercher et recueillir les champignons dont ils sont désireux de se régaler.

P. JÉRÔME

Table des matières

LE MOT DU PRÉSIDENT- P. JAEGER.....	1
RÉTROSPECTIVE 1970 - A.ORTSCHEIT.....	6
A PROPOS DE «FLEURS DES PRÉS ET DES CHAMPS» - R. ENGEL.....	8
SUR LES PLANTES INDUSTRIELLES CONSERVÉES DANS LE JARDIN BOTANIQUE DE SAVERNE. - E. KAPP.....	10
LES QUESTIONS QUE VOUS VOUS POSEZ SUR LA CULTURE DES CHAMPIGNONS - P. JÉRÔME.....	12

Index lexical

AGROCYBE AEGIRITA	15	Lolium remotum	11
AGROCYBE CYLINDRACEA	15	PSALLIOTA HORTENSIS	13
Cannabinacées	10	RHODOPAXILLUS NUDUS	15
Cannabis sativa L., Hanf	10	TUBER MELANOSPORUM	15
Cuscuta epilium	11	Vaccaria pyramidata	11
Linum usitasissimum L., Lein, Flachs	11		